

Ghostwriters

Véronique Liégard

François-Albert Beaunormand était arrivé à un âge où rédiger son autobiographie est sinon naturel, du moins excusable. Cinquante années de son existence, ce n'était pas rien ! D'autant qu'ayant fait don de sa personne à la littérature, il avait voué les plus belles à accoucher de fictions nourries de son moi intime. De roman en roman, un lecteur perspicace aurait pu retrouver la trace obstinée de ce moi, pareille à une traînée de bave dans le sillage d'un escargot. Hélas, à notre époque tristement nombriliste, la perspicacité des lecteurs avait de l'ego dans l'aile. Il allait donc devoir s'y coller pour leur offrir SON histoire derrière ses histoires et foutredieu, il n'avait pas à en rougir ! Pendant des années, le tirage de ses romans n'avait cessé d'enfler pour exploser à plus d'un million d'exemplaires avec "La vérité sur Elena", son plus flamboyant best-seller. Depuis ce carton – quinze ans déjà – ils s'étaient stabilisés à un étiage de quarante à cinquante mille par titre, performance plus qu'honorable dans un paysage éditorial aussi morose qu'un trottoir sous la pluie. Il était devenu

une personnalité qui compte sur la scène littéraire. Le public se pressait en foule à son stand aux salons du livre qu'il honorait de sa présence, des coaches en résilience créative sollicitaient son témoignage, des journalistes son opinion sur la marche du monde, de jeunes auteurs ses conseils... Dire que les romans de jeunesse publiés sous son identité véritable avaient été de lamentables flops ! Mais dès qu'il avait pris un pseudonyme, les ventes de ses fictions s'étaient envolées comme par magie. Celui de "Liam Riley" lui avait été suggéré par un éditeur : « Un prénom court, un patronyme en deux syllabes, ça claque ! Et vous verrez, jeune homme, ça se retient ! » Le plus drôle est que ce pseudo s'était instantanément incrusté dans sa propre tête. Il attaqua à l'époque la rédaction de son troisième opus, le premier qui lui rapporterait autre chose que les jets de bile de critiques aigris. Plus bizarre encore, la trame de son récit lui avait brusquement échappé. Son intrigue s'était mise à batifoler en dehors de sa volonté telle une pouliche rétive, qui plus est dans un style qui n'était pas le sien. Pour la première fois, il avait eu l'impression troublante d'écrire et *d'être écrit* à la fois. Elle s'était estompée au fil du temps sans jamais disparaître. Comme si Liam Riley, son alter ego littéraire et lui ne pouvaient être totalement un. Dans ces conditions, une autobiographie... Qui d'eux deux en serait le sujet ? Et l'auteur ?

« Tu n'as qu'à pondre l'autobiographie de Riley sous pseudo... Ton vrai nom, par exemple ! » ironise son frère

Charles-Édouard à qui il fait part de ses doutes. D'abord exaspéré par ce sarcasme, il se met à le considérer sous tous ses angles, tel un gadget qu'on retourne entre ses doigts. Tout compte fait, la suggestion n'est pas aussi absurde qu'elle en a l'air... à condition de la renverser, lui souffle une soudaine intuition. Pourquoi ne pas écrire en tant que Liam Riley – et sous l'apparence d'un roman – la véritable histoire de François-Albert Beaunormand ? Il lui suffit de changer les noms des protagonistes : dans le livre il s'appellera, mettons Frédéric-André Bourfeuilles et Liam Riley sera... Luc Ryga. Ryga, l'anagramme de Gary, l'auteur de la splendide mystification littéraire qui lui a valu d'être couronné une deuxième fois par le Goncourt sous l'identité fantôme d'Ajar... Ryga, le double de son double ! Il est ravi de sa trouvaille.

Aussitôt dit, aussitôt fait : il s'attelle au tricotage de sa fausse-vraie autobiographie avec l'inconscience d'un homme qui se jette du grand plongeur sans savoir nager – tout en étant persuadé du contraire. Avec trente-deux romans à son actif, il est sûr de connaître par cœur les ficelles du métier. Sans compter qu'il maîtrise son, ou plutôt ses sujets mieux que personne ! Il jubile à cette pensée en rêvant à un expresso serré. Par un réflexe qu'il ne s'explique pas, il s'est bouclé dans son bureau pour mener à bien son projet. D'ordinaire, il écrit dans des cafés, une habitude prise à ses débuts par pose un peu naïve : être identifié écrivain grâce aux attributs de son art (carnet à couverture

de moleskine, stylo plume et mèche orange) le confortait dans l'idée qu'il en était un. Il y a belle lurette qu'il ne se pose plus la question. Il se rend au bistrot comme d'autres vont à l'usine, voilà tout. Les regards qui convergent vers lui et les murmures flatteurs qui l'escortent sont un encens familier à sa gloire. Bon, gloire est peut-être un poil excessif... Disons à sa réussite. Auteur à succès, n'est-ce pas ce qui le définit ? Alors, au diable ses débuts calamiteux ! C'est par "Soleil noir dans le caniveau", sa première étoile dans le ciel fourmillant de la littérature, qu'il décide d'entamer son autofiction. En dépit de son titre (discret emprunt à David Goodis), son roman ne lorgnait pas du côté du polar mais jouait l'inusable carte du tendre revisitée à sa façon. Sa love story flambait entre une femme mûre à la peau d'ébène et un adolescent pâlichon à la dérive. C'est là qu'à peine créé, Riley – ou plutôt Ryga – s'était émancipé de Beaunormand-Bourfeuilles. Pour commencer, il avait relâché la trame serrée du récit tissée par son double jusqu'à une mollesse élastique où les fantasmes du bouquineur de base pouvaient se vautrer à l'aise. Il savait, lui, que les lecteurs (et surtout les lectrices) adorent lover dans les creux d'une intrigue leurs petits rêves moites d'amour et de sexe ... Mais pour les accueillir avec le moelleux désirable, il devait achever le boulot : un désamidonnage de la prose beaunormannienne s'imposait, et comment ! À la poubelle ses adjectifs empesés, ses tournures coincées du fondement, ses imparfaits du subjonctif ! Des mots qui ne poussent pas du col, un débraillé un poil canaille, des métaphores humectées

d'émotion, voilà le style qui plaisait aux femmes à l'âme et aux cuisses vacantes... et à leurs équivalents masculins. Oh, le cher FAB le savait, pas de doute ! Mais ce ringard avait de plus hautes ambitions : il prétendait accoucher d'une *œuvre*, comme si le panthéon des lettres n'était pas assez encombré. De la graine de Nobel, c'est comme ça que tu te voyais, hein mon vieux FAB, quand tu transpirais sur tes premiers romans ? Chiants à tomber en catalepsie, les critiques ont eu beau jeu de les flinguer. Enfin les critiques... deux ou trois criticaillons de troisième zone. Les pointures n'allaient pas se gêner les yeux sur ta prose, tu penses b... « Va te faire foutre ! » le coupe rageusement Beaunormand qui, d'indignation, en laisse choir son Montblanc. Riley bosse à l'ordi mais lui est resté fidèle à la plume. Balzac ne tapotait pas sur un clavier, ni Shakespeare, ni Molière, foutredieu ! Le stylo rebondit à ses pieds, une giclée d'encre "Mystery Black" bousille sa moquette champagne.

Ça n'allait pas, ça n'allait pas du tout ! François-Albert Beaunormand s'empara avec colère des feuillets qu'il venait de noircir. Sur les premiers, son écriture nette, aux angles aigus, formait des lignes d'une régularité militaire suturées de fines ratures. Mais au milieu de la troisième page, elle dégénérait inexplicablement : les barres de ses t se mettaient à trembloter, ses hampes et ses jambages semblaient frappés de scoliose, ses lignes perdaient leur rectitude de flèches tirées d'un bord à l'autre de la feuille

pour zigzaguer comme une pensée ivre. Au tiers du quatrième feuillet, la métamorphose était consommée : une graphie inconnue remplaçait la sienne, que pourtant sa main avait tracée. Sa main, vraiment, ces vermisseaux épileptiques, ces voyelles obscènement ouvertes ? Beaunormand grimaça de dégoût. Non, pas sa main, celle de... Mais foutredieu, Riley n'était qu'un fantôme à ses ordres ! Il l'avait laissé en prendre un peu trop à son aise, voilà son erreur. Il se pencha pour ramasser son stylo, saisit une page vierge. On allait voir qui était le patron ! Sous la pression de ses doigts, la plume en or dont il savourait d'habitude la douceur sensuelle écorcha méchamment la feuille. S'était-elle abîmée en tombant ? Impossible : il revoyait le stylo atterrir sur son élégant corps laqué, l'encre jaillir de sa plume intacte... Il l'approcha de ses yeux... la scruta en gros plan... Il avait raison ! La chute ne l'avait ni tordue ni cassée. Elle avait été *forcée* par des doigts étrangers.

Sa chère plume... Lui qui se serait fait tuer plutôt que de laisser une main étrangère l'approcher... Deux ailes de métal satiné prêtes à anticiper ses moindres pensées et à les transfuser sur la page. Violée par cet enfoiré de Riley ! Il serra convulsivement les poings. Les abattit sur sa table. La photo de Marilyn valdingua sous le choc. Elle l'aguichait maintenant de biais et à l'horizontale dans son cadre de plexiglas. Une fois de plus, il fut frappé de constater combien un changement de perspective modifie la

perception des choses. Les *révèle* sous un autre jour. Non, décidément, il n'avait rien de commun avec cette femme vulgaire, clone lointain de la star dont elle usurpait le mythique prénom (du vrai, Francine, elle n'avait conservé que la rime.) Marilyn, son épouse. Non, foutredieu, pas la sienne, celle de...

... Liam Riley, qui d'autre ? C'était cet imposteur qui était tombé dans ses filets deux mois après la parution de "La vérité sur Elena". Il venait d'être interviewé dans une brasserie des Champs Elysées par le scribouillard d'un magazine culturel, un paltoquet qui s'était adressé à lui du ton condescendant que ses pareils réservent aux auteurs *populaires*. Beaunormand l'aurait giflé de dépit mais Riley avait calmé le jeu, c'était lui qu'on interviewait après tout et il avait répondu aux questions perfides du scribouillard avec l'amabilité putassière qu'il cultivait depuis ses premiers succès. Sa marque de fabrique, sourire assorti en prime. Les lectrices adoraient. C'est tout de suite après qu'il avait flashé sur elle. Une blonde aux seins XXL, évidemment. Dans ses romans comme dans la vie, ce type ne loupait pas un cliché. Avec ses vingt ans, sa crinière platine et son onduleuse plastique, l'ex-Francine cochant toutes ses cases. Elle minaudait avec une moue de petite fille que démentait la froide lueur de calcul dans le bleu innocent de ses yeux. Riley avait craqué pour la plastique, la blondeur et la moue (dans cet ordre) sans prendre garde à la lueur. Beaunormand l'avait repérée mais l'autre connard

ne lui avait pas demandé son avis. Ses goûts personnels – les brunes exotiques à la nuque aristocratiquement dénudée – étaient pourtant autrement plus classe. (À seize ans, il s'était pris de passion pour une amie de sa mère, une comtesse sud-américaine dont le chignon banane aux reflets acajou le faisait bander comme un âne.) Pour comble, c'était son vrai nom que portait l'épouse peroxydée. Un vrai gâchis, d'autant qu'elle aurait sûrement préféré s'appeler Riley qui était célèbre alors que lui, non. Enfin si, mais en tant que la créature qu'il avait tirée du néant et qui lui avait échappé... Échappé, foutredieu, comment était-ce possible ? Il était devenu son propre Frankenstein !

Il secoua la tête. Allons, tout cela était absurde. Il était un auteur connu et peu importait sous quel nom. Les plus grands n'avaient-ils pas publié sous pseudonymes, Voltaire, Stendhal, George Sand, Lewis Carroll... ? Sans parler de Gary, le génie de la mystification. En voilà un qui ne se serait pas laissé vampiriser par Ajar, sa créature ! Il l'avait manipulée au contraire, pantin dont il tirait les ficelles pour un public ébahi de dupes. Il ricana. Après tout, lui aussi avait une marionnette à faire danser. Ce Luc Ryga sorti tout chaud de sa cervelle. L'avatar de Liam Riley. Une nouvelle inspiration le saisit : et si c'était Ryga qui écrivait l'histoire de son hétéronyme ? Par son entremise, il reprendrait le contrôle de l'usurpateur qui prétendait faire la loi en lui. Ryga torchant la bio de Riley, voilà une foutrement bonne idée,

se répéta-t-il, envahi d'une joie mauvaise. Mais pour la réaliser, il devait changer de cadre. Ryga le réclamait, il le sentait. De toute façon... Il parcourut du regard son bureau déserté depuis des lustres. La pièce empestait l'abandon, sa table de travail était vide, la poussière feutra les tranches des rares romans exilés sur ses étagères (ce poseur de Riley ne jurait que par son ebook.) Exclue aussi, pour des raisons évidentes, les cafés de la rive droite qu'avaient fréquentés le jeune François-Albert et sa plume et ceux de la rive gauche investis par Riley et son Mac. Alors, où se réfugier ? Un hôtel. Loin de Paris, de préférence. Oui, un hôtel sera parfait pour Ryga !

Il aurait préféré la montagne mais Ryga en a décidé autrement. Sa fenêtre ouvre sur la mer. Pas la Méditerranée snob dont Riley a écumé les rives mais une méchante mer grise rebroussée par le vent. La chambre est spartiate : un morne lit à une place, un couvre-lit couleur de bouse, des murs dont la tapisserie crème a tourné à l'aigre. Table réduite à sa plus simple expression, chaise unique, raccord avec le lit solitaire. Ni Montblanc ni Mac. Un simple feutre marron chapardé par Ryga à l'accueil de l'hôtel. Et qui bave. Fesses au bord de la chaise, il feuillette, perplexe, le cahier gorgé comme une éponge de l'encre bon marché. Il est cheap lui aussi, à spirales et à petits carreaux merdiques, chouré par le même à la supérette du coin avec un whisky bas de gamme qui lui a perforé l'estomac. (Riley, au moins, ne carburait qu'au Single malt douze ans d'âge.)

L'écriture est échevelée, foutraque, avec de délirants dérapages en bouts de lignes. Elle remplit jusqu'à la dernière les pages gondolées du cahier. À la lumière crue du plafonnier – tiens, la nuit est tombée sans qu'il s'en aperçoive... – le marronnasse du feutre a viré au rouge pâle. Il masse machinalement sa main droite. Ses doigts sont crispés, douloureux. Une tache brune macule la pulpe de son index. Il la fixe sans comprendre. Serait-ce lui, l'auteur de ces barbouillages ? Mais non, ridicule ! D'ailleurs, il ne se souvient de rien. Son doigt et sa main tout entière lui semblent des objets aussi extérieurs à lui-même que le cahier minable sur lequel ils reposent.

Il doit à tout prix se reprendre ! Découvrir le fin mot de cette histoire de fous. Mais pour ça, il lui faut rouvrir le fichu cahier... En déchiffrer quelques pages... Essayer, du moins... Rien à faire. Lettres, syllabes et phrases sont noyées dans un magma boueux. À la surface de cette mélasse surnagent un ou deux patronymes qui n'éveillent en lui qu'un vague écho. Seules les majuscules surdimensionnées du scripteur les font émerger de la bouillie textuelle. Oui, sacrément boursouflées, ces majuscules, surtout les "R" : leurs boucles ont l'air d'estomacs géants en train de digérer leurs proies. Le type qui les a tracées doit avoir un furieux besoin d'exister. Et lui est tellement fatigué... Claqué, fourbu, harassé, vidé. Vidé, voilà, c'est le terme. Vidé comme le contraire de rempli. Vidé comme *viré*. Par Riley d'abord. Par Ryga ensuite. La

triste vérité, il vient de le comprendre, c'est qu'il s'est fait posséder par les deux jusqu'au trognon. Ryga a bien éliminé Riley, mais pour prendre sa place, pas pour la lui rendre – cette enflure n'en n'a jamais eu l'intention.

Ainsi donc, tout est fini... Son "moi" doit maintenant errer dans les limbes du non-être par la faute de ses misérables squatters. Il est sur le point de s'adresser un mélancolique adieu quand soudain, une idée salvatrice jaillit de son néant existentiel. Là, il est bien en train de cogiter, pas vrai ? De penser qu'il n'est plus rien, certes, mais de le *penser*. Et quand on pense, c'est qu'on est, comme l'a intuité ce vieux Descartes il y a quatre siècles, ou peu s'en faut. Et il est qui ? Mais toujours *lui*, évidemment ! Lui, François-Albert Beaunormand ! Il se pince pour vérifier. Ouille ! Foutredieu, il n'y est pas allé de main morte. Mais à la douleur qui fulgure se mêle une joie tout aussi fulgurante. Ha, ha, il n'a pas encore écrit son dernier mot ! Sur le mur de la chambre, son ombre avachie se redresse. "Je est un autre", affirmait ce génial voyou de Rimbaud. Génie ou pas, il sait maintenant que le poète était loin du compte. "Je" n'est pas un, mais des tas d'autres, la preuve : il a encore en réserve une flopée d'avatars. Il lui suffit de trouver le bon.

L'auteure

Comme dans « Ghostwriters », une nouvelle que j'ai eu beaucoup de plaisir à écrire, je crois qu'il y a en chacun de nous une foule de possibles qu'une vie unique ne permet pas de réaliser, mais qui peuvent s'exprimer sans limite dans le champ merveilleux de la fiction.

Je l'ai d'abord exploré en tant que lectrice, puis en commençant à écrire des histoires et alors... quelle étrange surprise de découvrir en soi tant de choses qu'on ignorait s'y trouver ! Plus étonnante encore, la découverte que le passage du temps n'épuise pas ces ressources cachées. En écrivant les premières lignes d'une histoire, je me demande encore à 66 ans ce qui va sortir de la boîte noire planquée sous mon crâne.

Mais à quoi bon écrire si personne ne vous lit ? C'est pourquoi j'apprécie la chance que *L'Encrier Renversé*, *L'Inventaire*, *Réticule* ou *Le Chat pitre de Roquefeuil* aient comme *Rue Saint Ambroise* accepté de publier ou de mettre en ligne certains de mes textes : pour le bonheur du partage.